Les LOUPS dans le MORVAN

Les loups ont pratiquement disparu en France et si l'on en tue de temps à autre, ce ne sont plus que les fantômes des dizaines de milliers de leurs congénères qui ont hanté les bois, les plaines, les montagnes, les vallées et surtout les veillées de village.

Le loup a prospéré à toutes les époques et notamment en période de guerre où les hommes, oubliant cet ennemi, s'en inventaient un autre et où ce
loup festoyait sur les champs de bataille des cadavres de soldats et de chevaux. D'autre part, l'interdiction faite aux paysans de détenir une arme à
feu -on craignait en effet la violence des insurrections et les fourches,
les faux et les fléaux suffisaient amplement- a permis aux loups de se multiplier face aux lenteurs administratives de la Louveterie, organisme officiel
chargé de leur destruction.

Le loup fut condamné dès lors qu'on instaura le système des primes; primes qui atteignirent des proportions extraordinaires propres à encourager les moins téméraires. Au début du 19e siècle, vers 1810, un paysan pouvait gagner en tuant un loup l'équivalent de douze journées de travail. En 1850, la capture d'un louveteau rapporte 3 F et celle d'un loup adulte 24 F, soit l'équivalent d'une douzaine de journées de travail d'un bon moissonneur. Il s'organisa donc un véritable massacre et l'on peut très bien imaginer des hommes et des femmes "chasseurs de primes" n'ayant vécu que de ce revenu.

Dès lors, et avec l'utilisation progressive de la noix vomique puis de la strychnine, la population des loups ne cessa de diminuer, et en 1883, on en tue plus de 1 300 en France, près de 1 000 en 1885, environ 500 en 1890, 400 en 1891, 330 en 1892, 115 en 1900 et une centaine en 1902. En 1945, on en tue de temps à autre ; en 1951, un louveteau est tué près de Toul ; en 1968, une louve et ses petits sont tués dans les Landes ; en 1977, un loup est tué en Aubrac au nord de la Lozère ; en 1978, on parlera de "la bête des Vosges" et en fin, en 1981, un loup est tué en Ariège. Depuis, le silence s'est encore accru.

Et dans les bois du Morvan ? Le loup y a disparu comme ailleurs, et d'après les nombreux témoignages recueillis en 1982, on peut conclure que, si les loups étaient bien présents en 1880-1890, ils disparurent pratiquement en 1900-1910. Seul, un témoignage en situe un en 1917, un autre en 1923. La dernière battue au loup eut lieu en 1956 à Gouloux. Néanmoins, si les loups ont disparu du Morvan, ils n'ont pas quitté les mémoires de ses habitants.

Face aux ravages des loups qui mirent, à certaines périodes de l'histoire, l'économie agricole en danger en raison des dégâts considérables qu'ils provoquaient de concert avec les autres bêtes des bois, les habitants de certaines paroisses s'organisèrent pour traquer leurs ennemis. Mais si les loups en particulier leur étaient des ennemis, les seigneurs locaux leur en étaient également et c'est aux deux simultanément qu'ils avaient à se confronter.

Ainsi les habitants d'Arleuf intentèrent un procès contre le seigneur de Beauregard, dont le jugement fut rendu à Nevers en 1434 et qui confirmait certains droits de pacage, de pêche et de chasse revendiqués par eux : "... de la pocession et saisine de chasser par lesdits demandeurs par ladite paroisse d'Arleu tant esdits bois comme ailleurs à pyé, tenant un espyé (épieu) en leur poing et menant un matin (gros chien) ou deux en laisse et les laisser aller pour prendre lièvres, regnars, loups, biches, taissons (blaireaux) et toutes aultres bêtes sauvages quelconques".

Plus tard, lorsque Vauban rédigera en 1696 "la descriptions géographique de l'élection de Vézelay", élection qui empiétait largement sur le Morvan, il n'oubliera pas de mentionner les loups: "Il y aurait assez de gibier et de venaison, si les loups et les renards dont le pays est plein, ne les diminuaient considérablement aussi bien que les paysans qui sont presque tous chasseurs directement ou indirectement. Les mêmes loups font encore un tort considérable aux bestiaux dont ils blessent, tuent et mangent une grande quantité tous les ans, sans qu'il soit guère possible d'y remédier, à cause de la grande étendue des bois dont le pays est presqu'à demi-couvert".

Plus tard, encore, le 3 mars 1715, il est noté dans les comptes du marquis de Vandenesse que "les loups ont tué une vache au dit Morillon, quoiqu'il y eût un paistre (pâtre) qui gardait ses vaches et ont tué icelle de jour".

L'abbé Baudiau nous cite deux cas survenus dans le Morvan. "Au siècle dernier, écrit-il en 1865, le samedi veille de Pentecôte, un loup enragé descendit du Beuvray où il avait dévoré une pauvre bergère et quelques pièces de bétail et attaqua trois hommes de l'Echenault (commune de Glux). L'un d'eux fut horriblement défiguré". Puis "en 1783, le 15 avril, un loup, sorti de la forêt d'Argoulais, emporta un pauvre berger au fond des bois. A la nouvelle de ce triste événement, les habitants réunis au son lugubre du tocsin, firent une battue puis une seconde qui amena la découverte du corps de la victime, gisant sous de la feuillée. La bête s'était contentée de lui sucer le sang par une morsure à la gorge". Cet événement est plus détaillé encore sur le bulletin paroissial de Montsauche (juin 1935):

"Le 15 avril 1783, M. Laizon, curé, signale l'enterrement d'un enfant tué par un loup dans le bois d'Argoulais. L'enfant était avec deux petits camarades du même village d'Argoulais lorsqu'un loup se jeta sur lui, le prit par la jambe et l'entraîna dans le bois malgré ses cris et ceux des autres enfants qui, effrayés montèrent sur des arbres. La nouvelle vite connue, on sonna le tocsin, et armés vaille que vaille, les hommes entrèrent dans la forêt. Présumant que le loup pourrait revenir quérir une autre

proie, ils se cachèrent sur le passage. L'animal revint en effet, et fut tué d'un coup de fusil par Bernard, meunier au moulin d'Argoulais. Le corps du loup fut ouvert et on trouva dans l'estomac environ, une livre de chair fraîche. Il s'agissait de trouver l'enfant !... des débris d'habillements çà et là, mais pas le corps. Au bout de six jours, un garde de bois découvrit l'enfant entièrement nu, couvert de feuilles, sans autres blessures qu'un quartier de chair emporté sur le rein et le col percé des dents du loup".

Le 24 mai 1915, "le préfet signale au ministre de l'intérieur que le 13 du même mois, trois habitants du village de l'Echenault (Saint-Honoréles-Bains) avaient tué une louve pleine de six petits qui avait blessé en quatre endroits différents l'un d'entre eux, François Laumain. Elle avait auparavant blessé deux jeunes filles du même village et les six vaches qu'elles gardaient".

L'année suivante, en 1816, "le 6 janvier, un nommé Brossier, journalier, qui travaillait dans un petit canton de bois, voisin du port de Miniage (commune d'Ouroux), fut assailli par un loup d'une grosseur extraordinaire qui venait de semer l'effroi dans les villages de Savault, Savelot, Coeuzon et Montpensy. Il s'en débarrassa en lui donnant plusieurs coups de cognée et appela au secours. Les gens du village accoururent et se mirent à la poursuite du loup que leurs chiens avaient pris en chasse. Un journalier, Jean Renault, qui était porteur d'un fusil, réussit à le rejoindre et, à la distance de deux fois la longueur de son arme, il le mit en joue. L'amorce brûla, mais le coup ne partit pas. Alors, le loup, furieux, lui sauta au visage. L'homme pour éviter ses atteintes lui plongea le bras gauche dans la gueule ; bien que cruellement blessé, il saisit l'animal de la main droite et réussit à le terrasser. Le loup reprit un moment l'avantage, mais finalement l'homme le renversa sous lui. Il lui mit alors le genou gauche dans la gueu-le et l'immobilisa en pesant sur lui de tout son poids. Cette lutte acharnée donna le temps aux poursuivants d'arriver et ils tuèrent la bête. Un chirurgien attesta que Renault portait des plaies profondes au genou et au bras et qu'il resterait longtemps sans travailler. Le ministre, qu'un si grand courage avait peut-être attendri, lui accorda 300 F à titre de secours en plus de la prime réglementaire de 15 F".

Au début du 19e siècle "les bergers n'allaient aux champs qu'accompagnés de gros chiens et, à chaque instant, on entendait crier au loup. Le gros bétail était grdé la nuit ou courait le risque d'être dévoré. Lorsqu'un loup se mettait à hurler, on entendait de tous côtés d'autres loups lui répondre. Ces hurlements nocturnes que faisait souvent pousser la faim pouvaient bien répandre la terreur chez les habitants des villages isolés où ces hôtes hardis ne craignaient pas de pénétrer pour chercher leurs proies".

E. de Chambure, en 1878, rapporte que "le Morvan étant, dit-on, un pays de loups, le nom de ce carmassier fait une grande figure dans les conversations et les usages de la région. "Loup-vérou ou varou" est le juron familier. On appelle "murs de loups" les clôtures en dentelles que l'on forme avec des pierres superposées sans aucune liaison entre elles que l'air

vif de la montagne. En 1847, les prétendus incendiaires se changeaient en loup ou pour le moins en chien, aussi un peu garou, lorsqu'ils étaient poursuivis à outrance et traqués dans les bois".

Face à ces circonstances, la chasse au loup était encouragée par divers moyens. En 1834, les victimes pour l'arrondissement de Château-Chinon sont les suivants : 7 loups, 13 louves, 3 louveteaux. "En 1868, nous avons 18 déclarations concernant 6 loups, 8 louves, 15 louveteaux, soit 29 animaux abattus au total pour la Nièvre, dont 18 pour le seul arrondissement de Château-Chinon".

La presse se fit également l'écho de l'influence des loups à cette époque. Ainsi le Journal de la Nièvre des 17.11.1865 et 19.12.1965 publiait respectivement :

"On nous écrit de Moulins-Engilbert: "Depuis quelques jours, l'apparition des loups devient fréquente dans les bois de Vandenesse et plus d'un propriétaire et fermier ont à se plaindre, les uns de l'enlèvement d'un ou plusieurs moutons, les autres des attaques meurtrières dirigées contre le gros bétail, et il serait vraiment à désirer qu'une battue soit faite dans les grands bois qui couvrent la surface triangulaire entre Moulins, Saint-Honoré et Vandenesse. En voici une preuve:

"Samedi 11 courant, au hameau de Noury, commune de Vandenesse, une lutte dangereuse s'est engagée entre une femme de 25 ans et un loup d'assez forte taille. Cette lutte, après avoir pris un caractère comique, allait bientôt passer au tragique, si un chien de formidable structure, et surtout de grande renommée, appelé du nom de Louvel (parce qu'il tue et étrangle les chiens qui tombent sous ses dents) n'était accouru au secours de sa maîtresse en danger du loup. Voici comment les faits se sont passés:

"La femme Lemoine, fille du bon et honorable fermier M. Malheurty, demeurant à Noury, gardait accidentellement le troupeau de son père dans un champ non loin de l'habitation pendant que le berger titulaire s'occupait d'un autre travail. Tout à coup survint un loup cherchant aventure. Il s'avançait en tapinois sans trop jeter l'alarme, prenant un air benin et familier, et affectant plutôt l'allure d'un agent habitué au troupeau et porteur d'un traité de paix plutôt que d'un ennemi déclaré; peut-être même le franc hypocrite, comme son confrère de la fable, pour ne pas effrayer la gent moutonnière, eût écrit volontiers sur son chapeau : c'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau ?

"Tout à coup, alléché par l'odorat de ce frais troupeau que convoitait sa faim de glouton, il hape le plus gros et le mieux moutonné, et l'emporte sans autre forme de procès, lentement, comme eût fait un bon père de famille exempt de toute crainte. La bergre crie au loup, mais peine inutile, personne ne vient à son secours, car on a l'habitude, dans la maison, d'exciter et de lancer le chien Louvel en criant : au loup ! au loup ! au loup! Alors la

jeune femme, sans hésiter, court droit au rusé compère: lui disputer sa proie en la tirant par la queue, quand lui, le loup, la tire par la tête, fut son premier acte de courage dans la scène que nous racontons. Faute de bâton, elle prend intrépidement son sabot, tape à coups redoublés sur la tête du ravisseur tenace, tempêtant et tirant toujours sur son mouton par la queue. Il y avait déjà vingt minutes que durait le combat, et le farouche glouton, quoi que la tête ensanglantée, avait entraîné le pauvre patient et la courageuse bergère jusqu'à la lisière du bois; là, lâchant alors un instant son larcin, il menace l'héroïne de sa double rangée de dents, qu'il n'eût pas tardé à lui faire sentir, car elle ne voulait pas lâcher prise. Attiré par les cris accoutumés au loup! au loup! accourt le formidable Louvel, qui, d'un bond, saute sur le loup et le renverse dans la poussière. Alors une lutte sanglante s'engage entre le roi des bois et le gardien des fermes, pendant que la courageuse bergère emporte sur son dos le mouton plus mort que vif.

"Au bout d'une heure, Louvel rentrait au logis, couvert de blessures. Deux jours après, on trouvait le loup étranglé au pied d'un arbre dans le bois. Honneur au courage et au sang-froid de la femme Lemoine".

Et "Monsieur le Directeur, E_{n} core les loups : crions : au loup ! au loup !

"Lundi dernier, ll du courant, en plein jour, aux portes du hameau de Champocerin, commune de Dun-sur-Grandry, un de ces énormes et cruels maraudeurs sort du bois, prend son air d'honnête voyageur, s'avance à pas de loup et se précipite sur un petit troupeau de moutons, gardé par une jeune fille, et, malgré les cris : au loup ! au loup ! de la bergère, il happe la plus belle pièce de la bande, la charge sur son dos et regagne tranquillement son domicile comme eût fait un honnête boucher rentrant chez lui.

"Cependant, il est rencontré par un homme vigoureux, armé d'un goyard; mais celui-ci, effrayé par son attitude menaçante et la fierté de sa démarche, se sauve à toutes jambes, peu soucieux d'engager une lutte qui lui paraît inégale avec un ennemi qu'une mâchoire à broyer l'acier et de nerveux jarrets mettent à l'abri de toute attaque.

"Toutefois, les habitants du hameau, accourus aux cris de la bergère, se mettent à sa poursuite. Ils trouvent ce brigand se régalant gratuitement et tout à son aise d'un gigot et de côtelettes que nos aimables éleveurs, de concert avec nos consciencieux bouchers, nous font payer à nous autres campagnards 1,80 f le kilo, quelquefois même 2 f. Vous eussiez dit un bon et honnête bourgeois dînant avec appétit et sans scrupule. Pas n'est besoin de vous dire qu'il a tout quitté à l'approche de la bande armée.

"Vraiment, monsieur le Directeur, nos populations s'émeuvent et s'inquiètent en voyant la neige couvrir nos montagnes. Les visites répétées de ces hôtes à mine sinistre imposent à nos fermiers la nécessité de veiller

la nuit et le jour pour éviter les razzias de ces farouches et hardis rôdeurs, qui se précipitent même sur des bandes d'oies.

"Puissent ces faits, publiés par votre estimable journal, stimuler l'ardeur de nos intrépides louvetiers! Ils ont beaucoup à faire sans doute, mais nous savons qu'ils ne craignent pas la besogne que leur taillent leur patron Saint-Hubert et messires les loups. Un de vos abonnés du Morvand".

Et puis, ce fut progressivement la fin des loups dans le Morvan avec quelques accidents survenant ici et là et de moins en moins d'attaques contre les humains. L'abbé Vannereau cite qu'en 1872-73, les loups dévorèrent un poulain appartenant à un fermier du Pavillon, près de Moulins-Engilbert. Le docteur Bogros, en 1873, écrit que "d'après l'assertion d'un lieutenant de louveterie des plus compétents, il n'y aurait pas à l'ordinaire plus de 4 loups cantonnés dans l'arrondissement de Château-Chinon". Dès lors, dans quelques communes, les loups tués furent dénommés "le dernier des loups", qu'ils le fussent ou non. "Les loups devinrent graduellement plus rares. Mais, dans le Nivernais et surtout dans le Morvan, il existe encore de nombreux vieillards qui en ont vu dans leur jeune âge ou ont constaté leurs dégâts".

Ainsi, H. Picard, en 1946, écrit: "Autrefois, les loups pullulaient et s'aventuraient la nuit jusqu'aux portes des maisons. Il était peu prudent de circuler après la chute du jour. A Mhère, le dernier loup a été tué en janvier 1880 par M. Philibert Judas qui en a conservé la peau". Ainsi, commune après commune, on s'aperçut que le loup avait fini par disparaître. On n'en vit plus, on n'en tua plus. Le dernier loup du Morvan existe. Il est empaillé intégralement et conservé par une branche de sa famille ailleurs en France, et, sur la plaque qui l'accompagne, il est dénommé "le dernier loup du Morvan". Mais il existe probablement plusieurs "derniers loups du Morvan".

L'histoire du loup ne s'acheva pas avec cette période. Car, ces loups, qui, pendant des siècles, avaient semé la panique, décimé les cheptels, inquiété les campagnes, ces loups étaient voués à avoir la vie dure. Et ils trouvèrent un asile sûr et durable dans les mémoires. Ainsi, aujourd'hui, beaucoup de personnes du Morvan ont une ou plusieurs "histoires de loups" à raconter; histoire qui, selon leur âge, provient d'eux-mêmes, de leurs parents, grands-parents ou arrière-grands-parents. Et ce qui est frappant, c'est que toutes ces personnes sont capables de mettre une date plus ou moins précise sur cette anecdote. On peut, de toute façon, évaluer la plus ou moins grande présence de ces animaux et leur impact à une époque précise, (entre 1860 et 1923).

A- Les LOUPS dans les MEMOIRES

1- Les MEFAITS des LOUPS

Si le cheptel de chaque maison était autrefois moins nombreux, il y avait plus de monde pour en avoir la garde. Aussi envoyait-on souvent les enfants garder quelques brebis, quelque bétail ou encore une truie et sa portée. En ce qui concerne les truies, elles ne craignaient pas les loups ; leur corpulence, leur redoutable mâchoire et leur féroce instinct maternel écartaient les plus audacieux. Il n'en allait pas de même pour les autres bêtes et notamment les brebis.

Ainsi, M. G. (76 ans) de Varin (Anost) raconte: "mon biau-père quand al' tot gameigne gardot des moutons, d'aimout é Sâgnes. Tout pi coup, ai vié les moutons que se foutèrent tous dans i tas; i loup que sort du bois, ai saute d'aipré i mouton. Ai l'empourte. Ai l'étot pas pouéru, ai peurné i pieu, ai courré en darré. Le loup laiché le mouton".

Ailleurs, à Ahée (Saint-André-en-Morvan), Louise M., née en 1840, gardait des moutons, lorsqu'elle était enfant, aux prés dits "les grands Pâteux". Là, un loup lui emporta une bête et elle ne put rien faire pour l'en empêcher.

M. R., à Onlay, rapporte qu'"une de ses tantes, jeune fille, surveillait le troupeau de moutons dans une cheintre à 200 m à peine de la maison. Survint un loup énorme qui, tranquillement, en dépit des cris de la gardienne se jeta sur une brebis, la chargea d'un coup de reins sur son garrot puissant et l'emporta sans effort apparent".

"Cette histoire, raconte A. H. (16 ans), se passe à Rémilly, un soir en hiver, avec mon arrière-grand-père, chez des fermiers qui l'avaient demandé car ils avaient peur. C'était il y a plus de 100 ans, vers 1860. C'était le dernier loup vu dans la région. Ils étaient en train de veiller à la lampe à pétrole. La fermière tricotait, les enfants jouaient et les deux hommes étaient aux aguets ; ils écoutaient tous les bruits, les fusils étaient à l'entrée de la porte, prêts à faire usage. Tout à coup, la chienne se mit à abaoyer, les vaches se mirent à meugler à ne plus s'entendre. Les hommes coururent à la porte, prirent leurs fusils et lâchèrent la chienne qui partit en direction de la bergerie. Les deux hommes ne purent aller aussi vite qu'elle. Quelques minutes passèrent ; arrivés à la bergerie, les deux hommes virent des moutons égorgés, éventrés, déchiquetés et les autres bêtes effrayées ; mon arrière-grand-père constata que la chienne n'était plus là. Ils se mirent à sa poursuite. Et c'est là que mon arrière-grand-père blessa un loup ; il était en train de traverser la cour. Mais ce n'est qu'au petit jour qu'ils l'achevèrent au couteau dans un buisson de Rémilly. Ils prirent les deux crocs qui étaient exceptionnels et que nous avons toujours. Ils avaient fait empailler une patte, mais elle n'a pas subsisté".

Cependant, si les loups s'attaquaient souvent aux moutons qui leur étaient une proie facile et inoffensive, ils n'hésitaient pas à s'en prendre au jeune bétail, aux poulains, aux chevaux et aux mulets et même aux boeufs d'ouvrage. Ainsi Mme C., née en 1910 à l'huis-Gaumont (Montsauche), se souvient que son grand-père avait eu un châtron de dévoré par les loups aux "prés Pâtureaux" en 1877-78. Le Doche de l'huis-Gaumont avait vu un loup en rentrant, à cet endroit-là, un soir de la même époque. M. C. de Saint-Germain-de-Modéon a entendu de son père la technique d'attaque des loups : "les loups, s'ils devaient attaquer un taureau (ce qui était rare), le saisissait par les parties et le couchaient à terre ; ainsi, il était égorgé par les autres. L'attaque d'un cheval ou d'un poulain était tout autre ; le loup se roulait dans la terre et passait ensuite sous l'encolure du cheval et, à ce moment, il secouait la terre qu'il avait sur son pelage ; le cheval, surpris, relevait la tête, aveuglé et le loup lui sautait à la gorge. Quant aux moutons, ils les égorgeait et en emmenait toujours un avec lui ; s'ils étaient plusieurs, le mouton était tiré à tour de rôle".

"A Saint-Germain-de-Modéon, dans les années 1890, une bête fut tuée par les loups au "pré Haubert" et retrouvée à moitié dépecée. Elle aurait été happée au moment où elle sautait la "brosse" (la haie), Cette bête était une génisse". M. G. de Varin se souvient d'un fait arrivé à l'oncle de sa mère qui restait aux Miens : "Ai charri-int dans les bois ; ai mettint les boeufs lai neut dans "les Pâtures" qu'ai l'aippelint, dans lai vallée de la Cure. Fiot quiar de lune ; tot pi coup ai vièrent les boeufs que regardint, ai l'aivint pou. Yé i loup que saute chu un. Les gars dièrent : "Ai vé ben se défaire du loup". A y fout un coup de gueule, ai y coupe l'artère du cou, ai souédé pile".

Ces anecdotes montrent que les loups, en plus de l'audace qui les poussait jusque dans les bâtiments des maisons, faisaient également preuve de beaucoup d'intelligence, de force et "d'esprit d'équipe". Dans ces conditions et à des époques plus lointaines où les loups abondaient, on conçoit fort bien qu'ils aient causé des dégâts considérables au cheptel des campagnes. De plus, il est arrivé qu'ils s'attaquent aux humains et aux enfants notamment.

2- La GARDE des TROUPEAUX la NUIT

Si pendant la journée, les loups n'hésitaient pas à sortir des bois pour attaquer un troupeau ou un animal isolé, c'est la nuit que l'on avait le plus à craindre et c'est la raison pour laquelle les paysans s'étaient organisés pour y faire front. Nos afeux n'hésitaient pas à aller seuls, la nuit, affronter les loups, munis d'un solide gourdin, bien que "quand il passait un loup vé eux, ça leur coupait la parole". Ils avaient grand peur pour les bêtes au pâturage, aussi faisaient-ils l'hallucinante "huche au loup"; ils se rendaient dans les prairies les plus exposées parce que proches des grands bois et ils y passaient la nuit, accroupis ou couchés au pied d'un arbre. De temps à autre, à intervalles assez rapprochés, ils s'interpellaient, poussaient une sorte de cri sauvage.

Une personne d'Alligny-en-Morvan se souvient que les anciens de cette contrée se rendaient à proximité des troupeaux, la nuit, munis de vieux ustensiles destinés à faire du bruit pour éloigner les loups.

M. C. de Saint-Germain-de-Modéon entendit de son père que "lorsqu'il était domestique à Montachon, dans les années 1890, il allait souvent veiller à Eschamps (commune de Champeau). Il quittait son patron, M. Ligeron, et allait à travers bois rejoindre quelques amis dans ce pays. Dans son voyage à pied, il était souvent accompagné d'animaux curieux : des loups. Ceuxci se mettaient un devant lui et un derrière ou deux devant et deux derrière suivant leur nombre. Il avait l'habitude de cette compagnie et n'avait pas trop peur ; il savait simplement qu'il ne devait pas tomber... Ces compagnons le suivaient donc régulièrement jusqu'à Eschamps. Lorsqu'il les sentait trop près, il craquait une allumette ; ca effrayait un moment les bêtes qui revenaient ensuite reprendre leur position. Arrivé au village, les loups le quittaient. Mais lorsqu'il rentrait à Montachon, il n'était pas rare que son retour soit agrémenté de la même compagnie. Et il n'avait pas peur, il avait l'habitude. D'ailleurs, il devait souvent garder les bêtes de son maître pendant la nuit afin de pouvoir tirer sur les loups qui auraient voulu attaquer les vaches, les veaux ou les moutons. Si on parvenait à blesser ou à effrayer un loup parmi une meute qui avait l'intention d'attaquer un troupeau, on était tranquille pour quelque temps".

Certains hommes, sans être des "m'neux" ou des "sarreux de loups", avaient donc acquis une certaine familiarité avec ces animaux. Peut-être avaient-ils une attitude, une assurance qui les tenaient en respect. M. R. d'Onlay raconte que "les animaux de la ferme : bovins, chevaux, ânes, moutons, ne pâturaient en principe que le jour et surveillés ; lorsque dans les endroits proches des habitations, on s'avisait de les laisser dehors la nuit, il y avait toujours un homme armé pour veiller à une attaque éventuelle des carnassiers. Une "loge" l'abritait du froid et des intempéries. J'ai vu de mes yeux, avant 1900, les vestiges d'une de ces loges dans un pré, dit de l'Etang, en bordure des bois".

Quant à Mme C. d'Athée, elle se souvient d'un vieil homme, Thomas Digon, qui lui racontait lorsqu'elle était enfant qu'il avait travaillé dans un moulin du Morvan, le moulin de Brinjame. Pour faire les tournées de grain, il avait des mulets qu'il lâchait le soir dans les bois environnant le moulin. Afin de les récupérer le lendemain, il leur mettait des clochettes au cou. Mais il fallait souvent les surveiller la nuit avec un fusil pour les protéger contre les loups.

Afin d'éloigner les loups qui s'aventuraient trop près, on avait recours, beaucoup ne possédant pas de fusils, à des procédés de fortune, mais très efficaces.

3- Les MOYENS pour FAIRE FUIR les LOUPS

Pour ceux qui n'avaient pas de fusil, pour les enfants ou toute autre personne prise au dépourvu, quelques moyens faciles pouvaient les garantir contre les loups lœqu'ils étaient suivis ou attaqués.

Ainsi, M. G. de Villurbain (Saint-André-en-Morvan), raconte que sa mère nourricière, née en 1855, était originaire du bourg et qu'elle épousa en 1878 un maréchal de ce hameau. Elle quitta donc le bourg, mais revenait chez sa mère de temps à autre. Un soir qu'elle regagnait son logis après avoir quitté sa mère, elle fut suivie par un loup qui ne l'approcha pas de trop près en raison de la lanterne qui luisait et qui tenait la bête à distance. Le loup ne craint, en effet, rien tant que le feu.

Mme B. de Pierre-Ecrite se souvient que son arrière-grand-mère lui racontait l'histoire suivante : "quand votre futur arrière-grand-père venait
me faire sa cour aux Grandes Fourches à Saint-Brisson, il avait été suivi
par les loups ; il était en voiture à cheval et pour les faire fuir, il
avait briqué des allumettes (ou un briquet)". Ailleurs, sur Gien-sur-Cure,
M. G. raconte qu'un gars des Miens allait se marier avec une fille de
Montciâ (Gien). Il revenait d'enterrer sa vie de garçon quand il fut suivi
par un loup. Il se retourne, brique une allumette et lui dit : "tu sais pas,
ne m'mize pas, i mairie demaigne!"

D'autres utilisaient les cris. M. M. de Chaumard se rappelle avoir entendu, lorsqu'il était enfant, crier : "bahoûe les loups !" D'autres encore utilisaient leur-s sabots en les frappant l'un contre l'autre. A Athée, on conseillait aux enfants, lorsqu'ils voyaient un loup, "d'heûler dans leur sabot" pour tenter de lui faire peur. La voix est amplifiée par ce procédé. Certains, aussi, essayaient de faire du bruit en tapant dans leurs mains. Ainsi M. N., des Lavaults (Quarré-les-Tombes), hé en 1885, se souvient qu'à l'âge de 10 ans (il habitait alors aux Guéniffets, Saint-Agnan), il vit un loup sur la route. Il tapa dans ses mains pour le faire s'enfuir.

Enfin, un moyen tout à fait insolite est le suivant, qui était, semblet-il, réservé à une certaine profession! A Moulins-Engilbert, "cette histoire de loup se passe à peu près en 1923 entre Trafin et Sur-les-Vaux à côté de Granry. Cet homme était tailleur de son métier, alors il fallait qu'il aille chez un client pour esa-ayer un costume. Dans le bois, il rencontra un loup. Ce loup se trouvait sur son chemin; il se léchait avec la langue, montrait les dents. Alors, le tailleur, qui se trouvait face à lui, sortit les ciseaux de sa poche et les fit claquer, ce qui fit peur au loup. Chacun partit de son côté en reculant et quand ils ne se virent plus, ils partirent en courant!" Ainsi chassait-on les loups chez les tailleurs morvandiaux.

4- La DESTRUCTION des LOUPS

Les loups étant des animaux que l'homme jugeait nuisibles, il leur mena une guerre continuelle qui était épisodiquement relancée au gré des attaques d'animaux, d'enfants ou même d'adultes. Les paysans et l'administration mirent au point tout un arsenal de procédés destinés à détruire ces bêtes qui disparurent de France. Un de ces procédés, le plus ancien probablement, était le piège à loup. Piège qui consistait à creuser un trou dont le
fond allait en s'évasant pour éviter à l'animal d'en sortir.

Dans le Morvan, ces pièges, dont on remarque encore les vestiges, ont été fort nombreux et ont marqué la toponymie locale. Ainsi, trouve-t-on des lieux nommés "Louère" ou "Loutière" dont les plus connus sont ceux de la commune de Fâchin (croisement des routes de Château-Chinon à Luzy et de Saint-Léger-de-Fougeret à Arleuf) et de la commune d'Ouroux près de Montpensy.

Certains auteurs du 19e siècle en parlent et Devoucoux cite le docteur Jaquinot (1886): "J'ai fait une excursion à Ouroux pour y voir cet énorme fossé qu'on nomme improprement la "Loutière". Il n'est pas connu sous ce nom dans le pays, mais bien sous celui de "Crot de la Louère", nom qui m'a été fourni par le propriétaire lui-même. J'ai aussi visité un travail analogue du côté du hameau des Brenets au milieu des bois. Il ressemble à celui ci-dessus, mais dans des proportions bien moindres. L'explication de cette sorte de canal me semble plus facile que celle de la Louère et du Camp des Moutelles près de Moux. Il convient de signaler que Loutière et Louère ont la même origine: LOUP, et signifient la même chose: piège employé aux 14e et 15e siècles pour capturer les loups".

Le docteur Bogros dit de la Loutière : "dans les bois de Montpensy, c'est une tranchée appeléai "lai Loutière mesurant encore actuellement 300 m de long sur 8 m de profondeur et 18 m de large, mais qui a dû avoir jadis des dimensions beaucoup plus considérables". La Loutière est toujours visible et si l'on en juge par ce qui a été dit à son sujet, elle remonte à une période ancienne et aurait été utilisée pour la capture d'animaux plus conséquents que les loups.

P. Delarue parle également de ces louères: "Pour détruire les loups, lorsqu'ils étaient si nombreux, on choisissait un carrouge (carrefour), on y creusait un trou circulaire et profond. A l'ouverture, on plaçait, pour le boucher, une claie également circulaire, mouvant sur un pivot, puis, au moyen d'un morceau de viande à demi pourrie, on allait loin dans les bois et l'on faisait des traînées aboutissant toutes au puits; les loups suivaient et sautaient sur la claie pour manger la viande qu'on y avait attachée, mais la claie opérait son mouvement de bascule et l'animal tombait dans le trou où on le tuait. Dans beaucoup de nos bois, les endroits où se trouvaient creusés ces trous s'appellent encore la Louère".

Le ssouvenir de ces pièges est toujours dans la mémoire des Morvandiaux. M. G., de Varin, s'en souvient : "D'aimout dans les bois, ai y aivot des fosses pou prendre les loups. Ai y en é encouai mâ yo tout raiboulé. A y aivot 3-4 mètres de profondeur. A mettint une vieille chèvre dedans, ai peu ai r'couvrint de branchages, peu lai bigue, elle bolot. Le loup paissot peu ai souaidot dans lai fosse. Ai y en aivot en Montciâ, en montant dans les bois, dans les passages de loups".

A. R. (16 ans), raconte "qu'il y en eut qui en eurent assez de voir leurs troupeaux se épeupler et qui décidèrent de mettre leurs forces en commun et d'agir. Ils inventèrent des pièges multiples, entre autres "les louères". Ces pièges se présentaient sous la forme d'un trou profond. Dans ce trou, ils disposaient à l'entrée de la nuit une bête morte. Le loup errant dans la forêt, affamé, sent la bête grâce à son flair très prononcé. Il se précipite dans le trou pour le dévorer, mais il ne se doute pas qu'après son copieux repas, il restera prisonnier. En effet, il ne pourra pas sortir du trou trop profond. Le lendemain, les paysans les abattaient".

Une atre méthode employée consistait à organiser des battues. Celles-ci étaient suscitées par le maire ou par un capitaine de louvetérie. La commune de Saint-Brisson a conservé des pièces d'archives : "Séance publique du 24 germinal an II (1794) de la République Française une et indivisible, à laquelle ont assisté Pierre Garnier, Brice Robé, Léonard Dupard, Dominique Garnier, Jean Joyot, officiers municipaux et Jean Munier agent municipal. Un membre a exposé que depuis environ 15 jours, beaucoup de loups s'étaient répandus dans les bois de cette commune, que le jour d'hier ils ont tué deux chefs de bétail et beaucoup de bêtes à laine, qu'il serait très pressant de réunir les citoyens pour faire les traques et leur donner la chasse, mais que pour cet effet il s'agirait d'avoir de la poudre et de la munition, ce qui manque dans cette commune, ne pouvant s'en procurer qu'en recourant à l'administration du district, sur quoi oui l'agent national, il a été arrêté que l'administration du district de Chinon-la-montagne sera invitée à venir à notre secours en faisant parvenir promptement au moins quatre livres de poudre et huit livres de gros plombs et autant de fonte, arrête que copie du présent sera transmise à l'administration. Fait en la commune le jour et an que dessus". Le 16 avril 1809, sur l'ordre du maire, une nouvelle battue est organisée à Saint-Brisson : "en vertu d'une circulaire de M. le souspréfet, n° 33, il y aura aujourd'hui 16 et dimanche 23 traque aux loups. Deux hommes de chaque maison doivent se rendre chez M. Dupard adjoint, pour de là recevoir les ordres que l'on leur donnera et ceux des habitants qui ont le droit de porter un fusil doivent s'y rendre de même".

Ces battues, organisées épisodiquement, lorsque les dégâts occasionnés par les loups étaient trop importants, ont contribué à la destruction des loups. Mais la chasse individuelle, encouragée par les primes, eut infiniment plus de succès que ces traques qui demeuraient bénévoles voire obligatoires. Les primes, ayant atteint suivant les périodes, des sommes consistantes, certaines personnes, dont des femmes, se firent chasseuses de primes et vécurent probablement une partie de leur vie de ce substanciel apport.

Dans une étude "les loups en Nivernais", on trouve la très belle anecdote suivante : "le Marquis de Foudras, dans un récit qui semble bien reposer sur des faits réels, révèle une autre forme très originale de lutte contre les loups. Dans ce récit, emprunté à ses souvenirs de chasseur et intitulé "la Sauvageotte surnommée le cauchemar des chasseurs de loups", il raconte qu'en 1846, il rencontra dans la forêt de la Gravelle (au-dessus de Villapourcon) une grande vieille femme décharnée, brandissant de sa main droite un gourdin noueux et serrant de l'autre main contre sa poitrine. l'extrémité d'un sac jeté sur son épaule gauche. Adossée contre le tronc d'un vieux hêtre, elle tenait en respect, grâce à sa massue, une louve de grande taille dont les yeux étincelants lui jetaient des regards féroces. Originaire de Sanglier et veuve d'un bûcheron nommé Sauvageot, elle n'avait d'autre moyen d'existence que la recherche pénible et périlleuse des portées de louveteaux. Elle vivait dans une cabane de branches sèches dont le toit était recouvert d'une épaisse couche de genêts. Chaque année, elle faisait sa tournée. Elle parcourait d'abord l'arrondissement de Château-Chinon, puis ceux d'Autun et de Charolles. Elle reconnaissait à l'empreinte de leurs pas les louves pleines. Quatre ou cinq semaines après, elle revenait le sac sur le dos et le bâton à la main. Profitant d'une absence momentanée de la mère, elle faisait passer les petits dans son sac puis elle s'arrêtait dans quelque cabane de charbonnier où elle coupait les oreilles de ses prisonniers. Ensuite, elle s'en allait à la sous-préfecture la plus proche pour réclamer le montant de la prime. Pour le seul arrondissement de Château-Chinon, elle avait reçu en une année le prix de 44 paires d'oreilles. Les louvetiers la considéraient comme leur plus cruel ennemi. Elle mourut à latâche : en 1854, les gardes du bois de la Gravelle découvraient un cadavre de femme étendue sur un lit de fougères. Sur son estomac reposait un sac de toile grossière, d'où sortaient de petits gémissements plaintifs. Elle avait encore eu l'heureuse chance de prendre 6 louveteaux avant de passer de vie à trépas ; il ne lui avait manqué que la joie de leur couper les oreilles, à son heure dernière".

Les louvetiers, qui étaient des fonctionnaires rétribués par l'Etat pour la destruction des loups, participaient également à cette entreprise. Eugène Guenot, né à Corbigny en 1815, est ainsi décrit par le Comte de Marcy : "à cette époque, le Bazois et surtout le Haut-Morvan étaient infesté de sangliers et surtout de loups. Guenot leur fit une guerre acharnée ; de toutes parts, on réclamait "Monsieur Eugène" et Guerrier pour les détruire ; aussi étaient-ils très populaires, se rendant aussitôt aux appels des paysans qui facilitaient leurs chasses, ce qu'on ne voit plus aujourd'hui. Ce qui explique le nombre invraisamblable de leurs victimes, plusieurs centaines de loups et de sangliers en peu d'années". Plus loin, on lit également qu'"il y a quelques années, un louvetier était venu faire une battue dans les gorges et fourrés de Montreuillon qui abritaient des bandes de loups redoutables".

Ce fut enfin l'utilisation de la strych-nine après celle de la noix vomique qui porta un coup fatal aux derniers loups du pays. M. L., né en 1900, de la commune de Montsauche, racontait qu'"ai y aivait des loups dans l' temps. A crevé aine vaice. Ail empouésounèrent lai vaice peu ai lai descendèrent dans le Pré Métri. Les loups m'zèrent d'aipré peu ail en crevèrent. C'ot ben pus vieux qu'mouai çai". La fin des loups du Morvan s'amorça et d'année en année le nombre des victimes décrut régulièrement. Et plus tard, en n'en tuant plus, on en conclut que les derniers avaient été tués dans les années 1890-1900. Henri Picard écrit qu'"à Mhère, le dernier loup a été tué en janvier 1880 par M. Philibert Judas qui en a conservé la peau".

M. F. de Coeuzon (Ouroux) se souvient de l'histoire que lui racontait sa mère, née en 1872. "Elle avait passé une grande partie de sa jeunesse au moulin des Vernes sous Montpensy en dessous de Courgermain (Ouroux). Au moulin, il y avait toujours une bande de porcs et une truie ou deux qu'on menait dans les bois, à la faîne. Ma mère y était domestique et elle descendait dans les bois de Bondy-sous-Montpensy et là, il y avait un charme qui y est peut-être encore. Il avait des racines telles qu'on pouvait se glisser entre et pénétrer dans le charme creux. Il avait un diamètre de 2,5 - 3 m et il faisait la limite entre quatre propriétés. Il était là comme une borne. Ma mère y était avec ses cochons et son chien Médor, son bon chien fidèle. Le chien s'approche de l'arbre et il sent quelque chose ; ma mère était trop jeune et elle était au moulin comme "sambière", comme bonne ; elle s'approche du charme et elle voit deux petites têtes dans un lit de feuilles, dans un trou. Elle les prend et les remonte au moulin. La vieille s'appelait la mère Sabot, qui était très très désagréable. Elle lui dit en l'attrapant : "Veux-tu rapporter ça où tu l'as trouvé! Elle les a rapportés. La mère loup était peut-être par là, mais elle ne s'est pas montrée. Quelques jours après, le Jean Gallois qu'on appelait le Jean du Soldat des Quatre-Vents et qui était parent avec la meunière, vient au moulin. Ma mère lui raconte l'histoire : "Oh ! ça, c'est des loups" Ajors, elle l'emmène sur le lieu, mais ils n'étaient plus là, la mère les avaient emmenés. Ils ont monté la garde, mais ils n'ont rien vu. Quelque temps après, le Jean du Soldat en a tué, un, le père ou la mère et un autre a tué le dernier après. Ce sont les deux derniers loups qui ont été tués dans le coin. Ma mère était née en 1872 et elle avait 12-13 ans à cette époque. Donc ça se situe en 1884-1885".

Ainsi finirent d'être tués les tout derniers loups du Morvan. Tout derniers? Non pas, si l'on en juge par ce que rapportait l'Aurore du 20 février 1964: "Le Haut-Folin, dans le Morvan, au milieu des forêts sauvages que hantent encore les loups quand l'hiver est rude..."

B- HISTOIRES de LOUPS

Les histoires de loups ne manquent pas dans le Morvan. Mais il faut distinguer entre les vraies et les fausses... Et il y a aussi les autres, les histoires qu'on raconte comme si elles étaient vraies mais qu'on retrouve ailleurs. Pour le Morvan, nous en avons trouvé trois qui nous ont été racontées comme exactes avec des noms et des dates. On les retrouve dans divers coins du Morvan, et ailleurs bien plus loin également.

1- Le LOUP APPRIVOISE

M. G. de Varin: "Y aivot i châtelain que se promouaignot ai cheval peu qu'aivot dressé i loup que l'sigot partout. Y en é aigne que y dit: "Mais dites donc, vous n'avez pas peur ? Si vous étiez tombé, vous ne croyez pas que le loup vous sauterait dessus ?" Ai peu ai l'é fait une vingtaine de mètres, ai l'é s'té son manteau ai bas. Le loup s'ot s'té dessus, ai l'é déchiqueté. Ai l'é fait tuer le loup".

M. M. d'Ouches (Saint-André-en-Morvan): "Louis Cointe, dit le Zocot, domestique à Chalvron, et mort en 1940-45 à 80 ans, me racontait que le piqueur des châteaux de Chalvron (près de Bazoches), nommé Monnetré avait capturé un louveteau qu'il avait élevé. Le loup le suivait partout dans ses promenades à cheval. Et les gens lui disaient qu'il se ferait dévorer par le loup. Alors, un jour, devant plusieurs personnes, il défait son manteau alors qu'il était sur son cheval et il le jette au loup qui le met en pièce. Il tua ce loup en voyant ce danger".

2- Le LOUP PRUDENT

M. M. d'Ouches: "En 1919, Jean Prégermain, de Chitry-Mont-Sabot, était en cantonnement à Vault-de-Lugny dans l'Yonne. Il revenait chaque fin de semaine dans son pays à bicyclette. Un soir entre Pontaubert et Menades, un loup le suivit. Lorsqu'il traversa Menades, il ne le vit plus. Mais à la sortie du pays, le loup était là. Il en fut de même à Précy et dans tous les pays qu'il traversa".

M. P. du Châtelet (Arleuf), 16 ans, raconte une histoire semblable : "Mon grand-père a connu un homme qui lui avait raconté une histoire de loup qui s'est passée dans la commune de Glux. Cet homme habitait aux Cléments. Il emmenait ses cochons à la foire avec son attelage de vaches et sa charrette. Ce voyage représentait une vingtaine de kilomètres, car il allait à Etang. Lorsqu'il eut vendu ses cochons, il est alle acheter un morceau de viande qu'il ramenait avec lui. En revenant dans la nuit avec son attelage, il vit dans les bois d'Etang des yeux qui brillaient à l'arrière de sa charrette et il continuait son voyage pour rentrer chez lui. Quand il passait dans un village, il ne voyait plus rien ; une fois le village passé, la bête se retrouvait à l'arrière de la charrette. Elle devait sentir la viande qu'il avait achetée. Une fois arrivé chez lui, il a demandé son fusil à sa femme et il a continué plus loin pour voir s'il voyait toujours la bête. Une fois sorti du village, la bête se retrouva derrière lui à l'arrière de la charrette. Il mit l'animal en joue avec le fusil et il tira. L'animal tomba et c'était un loup".

3- Le LOUP et le MUSICIEN

M. R., né à Alligny-en-Morvan en 1885, raconte que "son père musicien pour les noces a, au cours du retour à son foyer, à pied comme cela se faisait à l'époque, rencontré un loup dans les conditions suivantes : il s'était assoupi dans le petit bois qui existe encore et qui relie Liernais au hameau de Pierre-Ecrite, quand un souffle près de son visage l'a réveillé. Naturellement, comme il ne possédait que son violon, il ne fut pas téméraire devant le loup, mais peut-être pour dissiper son angoisse, il se mit à jouer de la musique. L'animal était-il sensible à la musique, toujours est-il qu'il disparut dans le bois".

Henri Picard dans "Visage du Morvan" cité également une histoire semblable: "Un joueur de cornemuse, revenant d'une noce, une nuit d'hiver, s'était couché à la lisière d'un bois dans les parages de Gâcogne et s'y était endormi. Il fut brusquement tiré de son sommeil par la chaude haleine d'un loup qui le recouvrait de feuilles mortes en le croyant mort. L'homme se garda bien de faire le moindre geste; puis le loup, s'étant écarté pour appeler ses congénères, il grimpa vite sur un arbre avec son instrument de musique dont il joua pour éloigner ces bêtes qui grattaient le pied de son perchoir improvisé. Il put finalement rentrer chez lui à la pointe du jour".

Beaucoup de personnes parmi les jeunes et les moins jeunes ont des anecdotes en tête qu'elles ont entendues de leurs parents ou grands-parents. Les personnes ayant eu personnellement affaire à des loups sont très rares aujourd'hui dans le Morvan.

- M. J. d'Athée se souvient qu'"en 1907, entre le Pont du Montat et le Montat, ses parents ont vu un loup qui traversait un pré. Il paraît qu'on les reconnaissait bien à leur allure de marche. Son grand-père, qui était sabotier à Verdot (Saint-André), vit, un jour, de sa boutique, les poules de chez eux descendre précipitamment le chemin. C'était un loup qui les suivait. Son grand-père était né vers 1850".
- M. B. de Fâchin raconte qu'à la Louère, non loin de chez lui, "c'était des gars qui se retrouvaient là et qui s'habillaient de peaux de bêtes".

M. et Mme F du Montat (Saint-André), se souviennent que Léon Rappeneau dit le "p'tit Léon" né vers 1850-60 avait vu une bande de loups au Pré Daimont, sous le Montat vers le Ru Saloué. Mme T. de Serée (Saint-André) raconte que "son oncle né en 1828 et cultivateur au Vieux-Dun, en revenant d'une foire avec son cheval et sa voiture, se retourna à un moment et vit un loup qui le suivait".

M. F. de Saint-Germain-de-Modéon: "un jour où la neige recouvrait le pays, les paysans avaient décidé de chasser le loup. Il était suivi par les paysans grâce à ses traces. Les rabatteurs devaient conduire l'naimal jusque dans "la Côme Beurdon" où les chasseurs l'attendaient. Le loup, poussé jusqu'à cet endroit, se sentit pris et sauta par-dessus un tas de bois. Il arriva à s'échapper malgré les loups de fusils. Cette histoire se situe en 1890-1900". M. C. (Saint-Germain-de-Modéon): "près de la Roche-en-Brenil, au hameau de Chênesaint, un endroit appelé "le Porron aux loups". Les loups venaient souvent à cet endroit pendant la journée pour deux raisons. En effet, le "Porron aux Loups", en plein bois, domine la vallée du Tournesac; ainsi les loups voyaient et entendaient très loin. Ils étaient donc en sécurité à cet endroit et pouvaient déguerpir si les paysans avaient décidé de les chasser".

M. N. des Lavaults (Quarré) est un des derniers vieillards qui raconte une histoire de loups qu'il a personnellement vécue; il y avait une dizaine d'années (il a 97 ans) et il restait aux Gueniffets (Saint-Agnan). Il vit un loup sur sa route. Il tapa dans ses mains et le loup se sauva. Il se rappelle également qu'aux Gueniffets, un loup fut tué dans une cour de ferme.

Mme G. de Villurbain se souvient que son beau-père avait trouvé trois louveteaux, encore aveugles, dans les bois d'Usy. Il les mit dans son paletot, mais la mère le suivit. Il montá sur un arbre et elle commença à gratter au pied en grondant. Il lui lança des branches pour la faire partir et il put redescendre. Les louveteaux moururent chez lui.

Mme M. de Poiseux (Saint-Léger-de-Fougeret), née en 1897, raconte que "son grand-père, né en 1841, était garde-chasse au château de Saint-Léger chez le baron de Varey. A 20 ans, il tua un loup. Ma grand-mère, qui avait le même âge et gardait le troupeau de moutons de ses parents, eut un jour une brebis dévorée par un loup. Les deux cas se situaient vers 1860 à quelques kilomètres d'intervalle, l'un aux Ichards, l'autre à Poiseux, sur la même commune".

M. P. de Larochemillay a souvent entendu raconter l'histoire suivante à sa grand-mère maternelle. "Cette dernière était née Alexandrine Lemaître à Château-Chinon, mais ses parents habitaient au hameau des Bougnons (Fâchin), où ils avaient une petite place de quelques vaches et aussi des moutons. Alexandrine avait 16 ans lorsqu'elle se maria ; elle était née en décembre 1875. Son fiancé, Joseph Arcace, habitait Larochemillay ; il venait voir sa promise à Fâchin, mais plusieurs fois, ma grand-mère alla voir Joseph à Laroche à pied. Elle passait par les Buteaux et grimpait la forêt de la Gravelle, où la route passe à plus de 800 m d'altitude ; après s'être désaltérée à la petite fontaine Maria, elle pénétrait dans la forêt qui était à l'époque plantée de sapins et de ce fait très sombre même en pleine journée. Plusieurs fois, elle entendit les loups hurler à un certain endroit ; seule et jeune, elle était terrifiée et elle marchait sur les accotements d'herbe pour éviter de faire du bruit avec ses sabots".

- Mlle D. de Verdot (Saint-André) se rappelle que sa grand-mère, née en 1850 environ, gardait ses vaches à la "Grande Embauche". Elle y avait vu "une bête toute noire". Les hommes lui dirent que c'était un loup.
- M. G. de Varin évoque cette histoire de loups : "A Joux, sé lai grand' mère de mai mère, pou veiller les soirs, a rentrint dans lai cave (ça ne zale pas dans les caves). Ai mettint de lai braige dans i récipient. I aivot i petit chien qu'étot cheurté lai, ai lai porte de lai cave. Ai passe i loup, ai l'empourte le petit sien !"
- M. Rault d'Onlay raconte l'anecdote suivante : "L'histoire que j'ai à narrer se situe autour de 1865, dans la région d'Onlay. Les loups qui avaient proliféré jusqu'alors en meutes redoutables accusaient une baisse sensible des effectifs par suite de la chasse sans merci qui leur était faite. Il y en avait un certain nombre toutefois, et les témoins dont j'ai recueilli les récits, n'affirmaient-ils pas avoir vu et compté entre autres une bande de 17 loups traversant "le pré lai Vouave", finage de Niault, dans une vallée entre deux forêts... A une certaine époque, à l'automne, je crois, le chien, vers 11 h du soir, s'aventurait au-delà des bâtiments en jappant et hurlant en direction du bois, puis il battait progressivement an retraite jusqu'à donner à la fin de violents coups de derrière dans la porte. Il était grand temps, à ce moment extrême, de se lever, d'ouvrir et de recueillir le chien. Car il s'agissait de deux loups qui, avec obstination, avaient entrepris de le dévorer. La brave bête de son flair subtil détectait les fauves et prévenait ses maîtres. Les loups ne manquaient pas d'audace et à peu près chaque nuit à pareille heure, acculaiet leur proie convoitée jusque devant la porte. Le manège durait depuis un long temps déjà et comment y mettre fin ? Car si le chien avait bon odorat, ses ennemis n'en manquaient pas non plus ! Une nouvelle tactique, qui peut confondre l'homme, fut mise en action par les loups : une nuit que le chien signalait comme d'habitude le danger venant des bois et rétrogradait petit à petit dans la cour, un cri de détresse désespérée retentit à la porte : le second loup avait emprunté une direction opposée sans attirer l'attention et avait coupé la retraite au chien. Les deux brigands, dès lors, avaient bondi ensemble et tenaient -à un mètre près- leur proie si mon grand-père, armé de son fusil, n'avait ouvert la porte et fait entrer le chien. Poursuivant les loups jusqu'au chemin venant du bourg, il vit briller dans la nuit les prunelles rouges de l'un d'eux, arrêté à une vingtaine de mètres. Il tira (balle en plomb) sur l'objectif et ne vit plus rien. Avait-il blessé le loup, gravement même ? En tout cas, ce fut la fin et les mauvaises bêtes ne reparurent plus".
- Mme T. F. de Montsauche se souvient que "son arrière-grand-père, maître Digoy, notaire, voyait les yeux des loups lorsqu'il voyageait la nuit avec sa voiture à cheval. Ces loups venaient parfois jusqu'à la porte de l'église".

C- TOPONYMIE, EXPRESSIONS, SOBRIQUETS et NOMS

L'influence des loups a eu tant d'impact chez les hommes qu'ils ont donné leur nom à beaucoup d'endroits dans le Morvan. En faire une liste complète serait intéressant et nous en donnons quelques exemples qui pourront être complétés. Il existe notamment un grand nombre de prés et de bois dénommés "la chaume aux loups" ou "comme aux loups".

D'autres exemples existent dans la plupart des communes : "le Teure aux loups" ou "Teureau Loup" (Saint-Germain-de-Modéon), "les sept Loups" (Moux), "le méchant loup" (Brassy), "Gratteloup" (Bazoches), "l'étang du loup" (Mhère), "le passage des loups" (Saint-André), "la boîte aux loups".

T. B. (16 ans) donne un exemple très intéressant à Rémilly: "dans le grand bois de la Verne, une petite source descendait de la montagne pour se jeter dans une fontaine. Tous les jours, les loups se retrouvaient avant 8 h du matin autour du trou d'eau. Pendant la journée, ils ne bougeaient pas. La nuit venue, ils repartaient chasser en bande ou en solitaire. Ces bêtes qui venaient rôder autour des maisons ne voulaient absolument pas faire de mal aux hommes, mais suivaient les pistes de leurs proies. Le repas pris, ces carnassiers retournaient avant le lever du jour autour de "la fontaine Ficheloup"; c'est ainsi que l'on surnomme cette petite mare de nos jours".

Les pierres que l'on pense être des dolmens étaient fort nombreuses autrefois dans le Morvan, avant que les carriers ne les débitent en pierres de taille. Ainsi, il nous est donné deux exemples de ces monuments auxquels les loups ont donné leur nom.

"Dans les forêts situées au nord-est de Lormes, il existait naguère deux beaux dolmens nommés vulgairement "La Roche-au-loup" et "la Pierre de la Vierge". Le premier était situé dans un lieu entrecoupé de montagnes et de vallées profondes, d'un aspect extrêmement sauvage. Il se dressait au centre d'une demi-lune où l'on reconnaissait facilement, dit un vieux manuscrit, le travail de l'homme. Le bloc supérieur portait à sa surface l'empreinte bien caractérisée d'un cadavre humain couché à la renverse, ayant les pieds à l'orient et la tête à l'occident. Ces deux monuments druidiques ont été, comme tant d'autres, brisés pour daller les trottoirs de la Capitale".

D'autre part, dans un ancien ouvrage "La Lieut-Mer", consacré à la région de Moulins-Engilbert, l'auteur évoque "la maison du loup" à Château-Chinon: "ce monument se compose, comme tous ceux que l'on connaît, d'une large pierre plate en forme de table. Celle-ci paraît avoir ll pièds de long et 9 de large; son épaisseur est assez considérable, elle est supportée par trois pierres verticales enfoncées dans la terre jusqu'à une certaine profondeur. Ce dolmen est connu sous le nom de "la maison du loup". Son en-

trée, ainsi que celle de toutes les grottes de ce genre, est tournée du côté du levant ; on y arrive, en suivant cette charmante promenade qui enlace le Vieux-Château dans ses plis tortueux et pittoresques". Il cite également une belle cascade de la commune de Villapourçon nommée "le saut du loup".

On trouve aussi un bon nombre d'expressions dont la liste ne demande qu'à être complétée :

- à Planchez-Montsauche, on dit à quelqu'un qu'on rencontre sans l'avoir reconnu : "eh, ben ! I t'airos ben laiché m'zer au loup!"
 - à Mallerin (Montsauche), on dit :

* "quand qu'on cause du loup, ai n'ot pas loin" ;

* "en janvier, vaut mieux voué un loup dans sai bargerie qu'on hônme en bras d'semie";

* "t'ai jamas entendu le loup poter chu lai piarre de bouais" (pour quelqu'un qui n'a jamais rien vu).

Certaines familles ou certaines personnes ont un sobriquet relatif au loup; ainsi, une famille de la commune de Chiddes était appelée autrefois "les m'neux de loups". Enfin, quelques noms de famille, notamment dans le Morvan Autunois, évoquent le loup: Pisseloup, Corneloup...

Une commune de loup: à l'orée du Morvan, près de Bazoches, est une commune du nom de Neuffontaines. Cette commune, notamment dans son art populair et ses légendes est particulièrement marquée par les loups. Ainsi le charmant lavoir de Vignes-le-Bas est-il alimenté par une fontaine qui ne tarit jamais et qui jaillit d'une petite statue de pierre dénommée "la gueule du loup" dans le village. Plus haut, sur la butte du Mont-Sabot, est perchée une chapelle du 12e siècle qui est agrémentée d'une légende, la légende du loup et de la chèvre, légende du 13e siècle, d'après laquelle une chèvre, poursuivie par un loup, aurait enfermé celui-ci dans l'église en traînant sa corde accrochée à la porte. A l'intérieur, une sculpture primitive commémore cette légende.

D- Les CHANTS

Certaines chansons du Morvan évoquent le loup comme ce vieux branle qui se chante dans la région de Planchez :

"Le BRANLE des GARS de L A V A U L T"

"Te tchues l'oueille, te laiches l'aigneau Yot le branle, yot le branle, Te tchues l'oueille, te laiches l'aigneau Yot le branle des ceux de Lavault.

"Te tchues l'oueille, te laiches le camard Yot le branle, yot le branle, Te tchues l'oueille, te laiches le canard Yot le branle des ceux de Saumard.

"Te tchues l'oueille, te laiches le loup Yot le branle, yot le branle, Te tchues l'oueille, te laiches le loup Yot le branle des ceux de Gouloux."

On peut continuer de façon à ce que ça rime avec le nom des pays (tienny avec Montpensy...).

Le Marquis de Foudras, en 1861, a écrit des ouvrages sur la vénerie où il cite des anecdotes concernant la chasse au loup qui se sont produites dans le Morvan. Sa façon de rapporter les choses rejoint les contes.

"Un matin, l'un des gardes vint dire au château du marquis qu'il avait vu, au point du jour, un grand loup rentrant dans les bois du Ray, lesquels enveloppent comme une vaste ceinture toute la partie est et nord de la belle terre de Limanton au centre de laquelle se déroulent 100 ha de magnifiques prairies arrosées par la rivière d'Aron. C'était par un de ces temps doux, calmes et brumeux du commencement de novembre où tout semble se réunir pour procurer à des veneurs une journée de joie sans mélange. A 9 h, tout le monde montait à cheval dans la cour du château et la Brisée, qui était allé s'assurer par lui-même de la voie indiquée par le garde, la déclarait de bon temps ; ainsi l'attaque devait être sûre. 25 chiens furent décuplés à la fois.

"Le loup, dont l'estomac était probablement bien lesté, se leva avec la lenteur d'un chanoine qui s'est promis de digérer en paix. Il y eut un abois de quelques minutes à la suite duquel l'animal se décida enfin à partir. Bien que le canton de bois dans lequel on venait de l'attaquer eût été garni de tireurs placés dans les meilleurs postes, il eut l'adresse ou le bonheur d'en sortir sans avoir reçu un coup de fusil. Après un assez long

débucher à travers les champs, il gagna les masses boisées qui entourent Saulières, reprit de nouveau la plaine dans la direction de Moulins-Engilbert, traversa une rivière à la nage et, soit calcul, soit commencement de fatique, finit par se laisser rejoindre par les chiens. Il persévéra si bien dans cette ruse héroïque, que vers les 3 h de l'après-midi, il avait l'air de faire partie de la meute, au milieu de laquelle il galopait tranquillement, sans autre démonstration hostile que d'exhiber de temps en temps, sous la forme d'un sourire équivoque, sa double rangée de dents blanches aux familiers de l'équipage qui le serraient de trop près. J'ai vu deux ou trois fois dans ma vie une semblable comédie et je déclare qu'il n'y en a pas de plus amusante pour un chasseur.

"Comme les débuchers avaient été longs et rudes, il arriva que tout le monde était resté successivement en arrière, à l'exception de l'intrépide la Brisée, monté comme toujours sur l'infatigable Blond. A la chute du jour, ils se trouvaient l'un portant l'autre à peu de distance d'une métairie aux alemburs de laquelle les chiens venaient de tomber en défaut. Ils battaient les chemins, sondaient du museau les profondeurs des haies, flairaient aux portes des granges et des étables, mais le tout sans retrouver la moindre trace de l'animal dans la compagnie duquel ils avaient vécu si intimement pendant quelques heures. Une petite bergère d'une quinzaine d'années était là qui les regardait travailler et avait dû voir arriver la chasse. La Brisée l'interrogea à diverses reprises sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement. A l'en croire, elle ne savait rien, elle n'avait pas regardé, il n'était guère probable qu'un loup fût venu aussi près d'un lieu habité à heure où tout le monde était encore debout dans la ferme et autres raisonnements de ce genre.

"Néanmoins la Brisée ne voulut pas quitter immédiatement la place, parce qu'il était sûr que sa meute n'avait pu se tromper en criant jusque-là. Il la rassembla sous son fouet et décrivit avec elle de grands cercles autour du domaine. Les chiens retrouvaient la voie, mais ils la perdaient toujours au même endroit comme la première fois : évidemment, il y avait là un mystère incompréhensible, un obstacle impossible à surmonter. Après deux heures d'efforts inutiles, la Brisée reprit à regret le chemin de Limanton où il raconta en arrivant sa mésaventure aux autres veneurs qui étaient depuis longtemps au château.

"Le lendemain, les habitants du domaine, en habits du dimanche et précédés d'un joueur de musette, promenaient dans les rues de Moulins-Engilbert, un grand loup très maigre qu'ils avaient suspendu à un baliveau par les quatre pattes pour le porter plus facilement. Ils s'arrêtaient devant les principales maisons de la ville où on leur donnait, suivant l'usage, des oeufs, du lard ou quelques pièces de monnaie.

"Voici ce qui s'était passé: Après le départ de la Brisée, la veille au soir, la rusée bergère, qui avait prétendu ne rien savoir et n'avoir rien vu, était venue en toute hâte, dire à ses maîtres qu'un loup, poursuivi par la meute du "bourgeois" de Limanton, s'était glissé dans la grange où il devait être encore, caché derrière un monceau de planches. On fut d'abord in-

crédule, mais la bergère soutint qu'elle ne mentait pas et alors chacun s'arma de ce qui lui tomba sous la main pour aller à la recherche du loup. Le maître, un fusil prêt à faire feu sur l'épaule, marchait en tête de la petite troupe qui espérait bien ne pas rencontrer l'ennemi. Il en fut autrement : on vit briller derrière les planches deux prunelles fauves, d'où jaillissaient de sinistres éclairs, on entendit claquer les dents qui s'apprêtaient à mordre et la bataille commença aussitôt. Elle ne fut pas longue, grâce à l'arme meurtrière que portait le fermier et c'était ce même loup que l'on promenait le jour suivant dans les rues de Moulins-Engilbert, au grand désespoir de la Brisée qui eut bientôt connaissance de l'aventure".

E- Les CONTES

Les paysans ayant eu, des siècles durant, maille à partir avec les loups, il était normal que toute une tradition orale leur soit consacrée. Aussi, les légendes et contes relatifs à ces animaux sont-ils très nombreux dans le Morvan comme ailleurs. On se rend compte, notamment, en lisant ou en écoutant ces histoires que les paysans harcelés par les loups et souvent impuissants à les détruire se sont souvent vengés contre eux d'une autre façon : celle de la parole et de l'ironie. Les histoires de loups les tournent souvent en dérision et ils font les frais de la risée de tout le monde. "Le grand méchant loup" qui fait peur aux enfants, faisait bien rire toute la compagnie de ceux qu'il attaquait quotidiennement dans la réalité.

Ainsi ce conte où le loup est berné par tous les autres animaux :

"COMMENT les ANIMAUX de la FERME de la MISERE s'en ALLERENT tous à la FERME des BOIS"

"C'était comme un sort jeté sur la ferme de la Misère : pendant que les fermes voisines prospéraient au mieux, celle-là, bonnes gens ! déclinait de jour en jour ; tout y allait de mal en pis. Le fermier, criblé de dettes, traqué par ses créanciers, prit la résolution de mettre la clé sous la porte, sans attendre la visite des huissiers. La veille du jour fixé pour la saisie, il chargea sur une petite voiture un peu de grains, de méchants meubles, de mauvaises hardes, et partit, bien penaud, avec sa femme, ses enfants, et son chien, au pas lourd de la vieille jument qui traînait ce maigre bagage.

"Le "bestiau" de la ferme, se voyant abandonné par le maître, s'assembla dans la grand'cour du domaine pour décider ce qu'il y avait à faire en cette occurence. Tous étaient là, petits et gros, le peuple pesant des écuries et la gent remuante des volatiles ; seules faisaient défaut les oies, engeance irrégulière et vagabonde, attardée dans le fond des pâtis. La délibération ne fut pas longue ; pas d'hésitation ni de doute ; il fallait chercher un autre asile.

"Allons tous à la ferme du Bois, dit un boeuf, le doyen de l'étable; c'est la moins éloignée, nous y gagnerons notre vie en travaillant. - Compère, répliqua une brebis, vous avez raison, nous serions bien reçus à la ferme du Bois, mais comment y arriver? N'est-ce pas nous jeter dans la gueule du loup? Vous savez qu'il est posté à l'entrée de la forêt et nous ne passerons pas sans lui payer tribut. - Bah! reprit le boeuf; s'il faut payer le loup, nous le payerons de bonnes raisons. J'ai une doutance qu'on pourra l'amignauder par des politesses... C'est un loup de fort appétit, mais pas bien futé, à ce que j'ai ouï dire".

"L'avis du boeuf prévalut. Il fut décidé que tous les animaux se mettraient en route sans retard, en ordre déterminé, par groupes, les gros en tête, les petits fermant la marche. Voici donc que les grands boeufs s'avancent sur le chemin du bois, les vétérans en première ligne, graves et lents, emportant dans leurs yeux vagues, comme un regret des guérets qu'ils ont tant de fois labourés. A la lisière de la forêt, leurs regards se croisent avec la lueur de deux prunelles ardentes : c'est le loup qui guette, efflanqué, haut sur pattes, les oreilles droites et le poil hérissé.

"Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, camarades. Vous arrivez à propos; je n'ai pas mangé depuis hier matin et vous me donnez l'occasion de faire un bon repas. - Un bon repas, monsieur le loup? Ne comptez pas sur nous pour cela. La campagne a été rude; travailler ferme et mal vivre, cela n'engraisse guère; aussi nous n'avons que la peau sur les os. Réservez-vous pour ceux qui nous suivent... Tenez, les voici... les juments avec leurs poulains... Ceux-là valent mieux que nous. - Eh bien! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"Les juments approchent, posant lourdement leurs fers sur les cailloux du chemin. Les jeunes poulains caracoleraient volontiers, n'était la peur du loup qui les tient en respect. "Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, commères. Avancez donc, j'ai hâte de me mettre sous la dent un de ces jeunes poulains, pour commencer. - Ah! monsieur le loup, laissez-nous plutôt passer. Si vous voulez vous régaler, gardez votre appétit pour les vaches qui viennent... Ecoutez sonner leurs grelots. Elles ont des veaux gras dont la viande n'est pas coriace comme la nôtre. - Eh bien! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"Les vaches cheminent en moins bon ordre que les juments. Blanches, rouges, barrées, elles forment un groupe pressé, les veaux se cachent en criant. "Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, vous autres; marchez donc un peu plus vite, j'ai grand'faim et vous me faites attendre. - Ne nous mangez pas, monsieur le loup; vous pouvez mieux choisir. Nous sommes nourrices, nos veaux nous épuisent, voyez quelle maigreur! Quant à nos petits, ils sont trop jeunes, leur chair n'est pas faite, c'est fade et douceâtre. Mais derrière nous viennent les cochons, bien nourris, ceux-là, et gras à lard; voilà ce qu'il vous faut. - Eh bien! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"C'est le tour des cochons. Ils arrivent frais et luisants, l'oreille

pendante et la queue en vrille. Ils se font aimables et polis pour la circonstance; ce n'est pas le moment de grogner. "Bonjour, compères, ah! ah!
voici de la viande de choix... Je vous vois avec plaisir, compères; j'ai
une faim... de loup: par lequel de vous faut-il commencer? - Nous sommes
à vos ordres, monsieur le loup; mais vous vous trompez si vous nous jugez
sur l'apparence. Nous ne sommes pas de la viande pour votre estomac; depuis
longtemps nous ne vivons que de glands; notre chair est safre; ça convient
tout au plus pour une noce de paysans... Mais vous! il vous faut de bonnes
brebis, comme celles qui nous suivent... Voyez, là-bas, dans cette poussière,
vous n'en avez jamais vu de pareilles. - Eh bien! passez. Adieu, monsieur
le loup, portez-vous bien".

"Il y avait grand émoi dans le bataillon trottinant des porte-laine, qui de tout loin se mit à bêler de peur : "Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, mes bonnes amies. Je jeûne à votre intention. Mais je n'ai jamais eu si grand'faim; il en faudra deux, des plus grasses, pour me rassasier. - A votre service, monsieur le loup; mais nous ne sommes pas un morceau friand comparable aux dindes qui viennent à notre suite. Notre chair, vous en avez souvent tâté; peut-être commaissez-vous moins celle des dindes. Elle est exquise et ne paraît que sur la table de gala des riches. C'est facile à manger. Il n'y a pas de laine qui s'attache aux dents... - Eh bien ! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"Les dindes s'avançaient, dans leur noir costume rehaussé de rouge, élevant et baissant le col avec de petits cris inquiets. "Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, belles dindes. Vous êtes les bien venues ; je vous destine le plus bel appétit dont vous ayez jamais pu être honorées! Préparez-vous à être mangées en conscience. - Vous n'y trouverez pas votre compte, monsieur le loup. Les plus jeunes de la troupe ont été vendues au marché; nous qui restons, les anciennes, nous serions bien résistantes sous la dent. Ah! si nous avions encore nos dindons!... Dans moins d'un quart d'heure, vous verrez arriver ici une multitude de poules avec leurs poussins, chair tendre et délicate, que vous ne pourrez pas savourer si nous vous rassasions. - Eh bien! passez! - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"La bande bigarrée des poules, précédée des coqs et suivie des jeunes couvées, garnissait toute la largeur du chemin. Les mères avaient recommandé aux poussins de saluer le loup de leur plus douce voix. "Bonjour, monsieur le loup, cria en choeur toute la troupe. - Bonjour, bonjour, répondit le loup. Voilà des poulets gentils à croquer ! Et j'ai tellement faim que je vais les happer sans choisir. - Ah ! monsieur le loup, vous feriez mieux d'attendre les canes qui viennent à cent pas derrière nous, grasses à ne pouvoir marcher... avec des canetons ronds, moelleux, fondants... Nous autres, vieux jaus, poules couveuses, nous sommes maigres et nos petits sont trop jeunes pour avoir beaucoup de goût... - Eh bien ! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"Une à une, à la file, flanquées des canetons au fin duvet, les canes approchaient, avec leur balancement habituel qu'accentuait l'émotion causée

par la vue du loup. "Bonjour, monsieur le loup. - Bonjour, les canes et les canetons. Vous n'arrivez pas trop tôt... j'ai une faim! Vous allez me fournir un bon dîner. - Bon, monsieur le loup? Pas tant! Nous vivons bien mal, allez! barbotant dans la boue pour y trouver peu de chose. C'est surtout pour nos oeufs qu'on nous garde, plutôt que pour notre chair toujours dure. Entendez-vous les oies qui vienment? Voilà le régal qui vous convient. C'est gros, gras... - Eh bien! passez. - Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien".

"Les oies fermaient en effet le défilé: arrivées en retard, elles avaient pris rang à la suite. Elles marchaient avec un bruit de trompettes. Cette fois, le loup n'y tenait plus, les yeux lui sortaient de la tête et sa langue pendait. Il fit quelques pas en avant: "Bonjour, commères. Allons... un peu vite! Je crève de faim... je vais commencer par tordre le cou aux six plus grosses... Mais où sont vos oisons? - Nous les avons laissés... Vous plaît-il de les voir, monsieur le loup? nous irons les quérir. - Allez-y et ne lanternez-pas".

"Les oies rebroussèrent chemin ; mais elles n'avaient pas de petits. Au bout d'une vingtaine de pas, elles prirent leur volée et passèrent bruyamment au-dessus du loup en lui criant : "Adieu, monsieur le loup, portez-vous bien !" Et voilà comment tout le bestiau de la ferme de la Misère s'en alla sain et sauf à la ferme du Bois, malgré le loup qui gardait le passage. Je ne vous dis pas qui fut bien attrapé !"

Enfin pour en finir avec les loups, finissons par cette histoire:
"Dans la plaine d'Eschamps (Champeau), des gens étaient en train de faire
les foins quand ils aperçurent un loup à la lisière du bois. Ils laissèrent
là leur travail et le poursuivirent munis de leurs fourches. Ils le suivirent longtemps dans les bois. Ils purent quand même le rattraper en ayant
suivi ses traces dans la neige".

Le loup est dans les mémoires morvandelles. Mais peut-être sera-t-il bientôt parmi nous. Il se dit à Saint-Agnan qu'un couple aurait été lâché dans les bois du Morvan... Et personne exore n'a tué "lai béte du Morvan".